

FRANKISSSTEIN

DE LA MÊME AUTRICE

La Passion de Napoléon, Robert Laffont, 1989 ; réédition sous le titre *La Passion*, Éditions de l'Olivier, 2013 ; Points n° P4044, 2015.

Les oranges ne sont pas les seuls fruits, Éditions des Femmes, 1991 ; Éditions de l'Olivier, 2012 ; Points n° P3033, coll. « Signatures », 2013.

Écrit sur le corps, Plon, 1993.

Le Sexe des cerises, Plon, 1995.

Art et Mensonges : pièce pour trois voix et une ribaude, Plon, 1998.

Powerbook, Éditions de l'Olivier, 2002.

Garder la flamme, Melville, 2005 ; 10/18, coll. « Domaine étranger » n° 4104, 2008.

Pourquoi être heureux quand on peut être normal ?, Éditions de l'Olivier, 2012.

La Faille du temps, Buchet/Chastel, 2019.

JEANETTE WINTERSON



FRANKISSSTEIN

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Céline Leroy

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Frankissstein: A Love Story*

Éditeur original : Vintage Canada

© Jeanette Winterson, 2019

Et pour la traduction française :

© Buchet/Chastel, Libella, 2021

ISBN : 978-2-283-03366-1

*We may lose and we may win though
we will never be here again.*

The Eagles, « Take It Easy »

Lac de Genève, 1816

La réalité est soluble dans l'eau.

Ce que nous apercevions, les rochers, la rive, les arbres, les bateaux sur le lac, avait perdu ses contours habituels et s'était fondu dans la grisaille sans fin d'une semaine de pluie. Même la maison, que nous imaginions en pierre, vacillait dans une brume épaisse et à travers cette brume, parfois, apparaissait une porte ou une fenêtre pareille à une image dans un rêve.

Tout objet solide s'était dissous en son équivalent aqueux.

Nos vêtements ne séchaient pas. Quand nous rentrions, car il faut bien rentrer puisqu'il nous faut sortir, nous emportions le climat avec nous. Cuir gorgé d'eau. Laine puant le mouton. Mes sous-vêtements gagnés par la moisissure.

Ce matin, j'eus l'idée de marcher nue. Qu'avais-je à faire de tissus détremés ? De ces boutons recouverts toujours aussi gonflés qu'hier dans leur boutonnière et que je dus couper à même la robe ?

Ce matin, mon lit était humide comme si j'y avais sué toute la nuit. Ma seule respiration avait embué les fenêtres. Quand le feu brûlait dans l'âtre, le bois sifflait comme l'expression d'une

nature abattue. Je te laissai dormir et descendis à pas silencieux l'escalier vaporeux, mes pieds mouillés.

Nue.

J'ouvris la porte d'entrée. La pluie tombait, continue et indifférente. Depuis sept jours elle s'abattait sur nous, ni plus vite ni plus lentement, sans forcer ni faiblir. Le terrain ne pouvait en absorber davantage et partout le sol était spongieux – l'eau suintait des chemins de gravier et plusieurs sources avaient jailli dans le jardin ordonné, érodant la terre qui se déposait en lourdes flaques noires devant notre grille.

Mais ce matin-là, c'est derrière la maison que j'allai, gravissant la pente dans l'espoir d'une éclaircie qui me laisserait voir le lac s'étendant à nos pieds.

Tandis que je prenais de la hauteur, je songeai à ce qu'avaient dû vivre nos ancêtres, sans feu, souvent sans lieu où s'abriter, errant dans la nature, si belle et abondante, mais si impitoyable dans ses manifestations. Je songeai que, sans langage ou avant tout langage, l'esprit ne peut se reconforter lui-même.

Pourtant c'est bien l'expression de nos pensées qui nous torture plus que tout excès ou privation de nature.

À quoi cela ressemblerait-il – non, comment serait-ce ? Il n'est ici pas question de ressemblance, de comparaison. Qu'éprouverait un être sans langage – un être qui ne serait pas un animal, mais quelque chose de plus proche de moi ?

Je suis ici, dans cette peau inadéquate, gagnée par la chair de poule et frissonnante. Une bien pauvre créature, sans le flair d'un chien, ni la rapidité d'un cheval, ni les ailes des buses invisibles dont j'entends les cris au-dessus de moi pareils à des âmes perdues, et sans les ailerons, ni même la queue d'une sirène pour supporter ce temps qui nous essore. Je ne suis pas

aussi bien équipée que le loir qui disparaît dans la lézarde d'un rocher. Je suis une bien pauvre créature, mais je suis douée d'entendement.

À Londres, je n'étais pas aussi heureuse qu'ici, sur le lac et dans les Alpes où l'esprit peut trouver de la solitude. Londres est éternel ; un flux constant de présent se précipitant vers un futur qui ne cesse de lui échapper. Ici, où le temps n'est ni rare ni encombré, j'ai l'impression que tout peut arriver, que tout est possible.

Le monde est à l'aube de quelque chose de nouveau. Nous sommes les esprits qui façonnent notre destinée. Et bien que je ne sois l'inventrice d'aucune machine, j'invente des rêves.

Cependant, je regrette de ne pas avoir de chat.

Je surplombai à présent la ligne des toits de la demeure, les cheminées se dressant à travers le rideau humide de pluie fumante telles les oreilles d'un animal gigantesque. J'avais la peau perlée d'eau claire comme si on m'avait brodée d'eau. Il y avait quelque chose de bon dans ma nudité ornementée. Mes mamelons étaient comme ceux d'un dieu de la pluie. La toison de mon pubis, toujours fournie, grouillait pareille à un obscur banc de poissons. La pluie s'intensifiait régulièrement comme une cascade sous laquelle je me serais tenue. Mes paupières étaient trempées. Je me frottai les yeux du poing.

Shakespeare. C'est à lui qu'on doit en anglais le mot *eyeball*, prunelle. Dans quelle pièce ? Prunelle ?

*Alors exprime sur l'œil de Lysandre
cette herbe dont la liqueur a la salutaire vertu
d'en enlever toute illusion, et de rendre
aux prunelles leur vue accoutumée*

Puis je le vis. Je crus le voir. Que pensai-je avoir vu ?

Une silhouette, gigantesque, vêtue de haillons, se déplaçant rapidement sur les rochers au-dessus de moi, grim pant de plus en plus loin, me tournant le dos, ses mouvements à la fois assurés et hésitants, tel un chiot aux pattes trop grosses pour lui. Je faillis le héler, mais j'avoue avoir pris peur.

Puis l'apparition s'évanouit.

Si c'est un voyageur égaré, pensai-je, il trouvera le chemin de notre villa. Mais il s'en éloignait, à croire qu'il l'avait déjà trouvée, et poursuivait sa route.

Inquiète d'avoir pu voir cette silhouette et tout aussi inquiète d'avoir pu l'imaginer, je rebroussai chemin. J'entrai sans faire de bruit, cette fois par une porte latérale, et tremblant de froid, je remontai l'escalier en colimaçon.

Mon mari se tenait sur le palier en chemise. Il me regarda, en tenue d'Ève, et je vis l'homme en lui se réveiller sous le tablier formé par son vêtement.

J'étais sortie marcher, dis-je.

Nue ?

Oui.

Il tendit la main et me toucha le visage.

*Quelle est donc votre substance et de quoi êtes-vous fait
pour attirer à vous des millions d'ombres étrangères ?*

Nous étions tous réunis autour du feu cette nuit-là, la pièce accueillant davantage de ténèbres que de lumière car il ne nous restait que quelques chandelles et qu'il nous faudrait attendre une accalmie pour pouvoir nous en procurer davantage.

Cette vie est-elle un rêve désordonné ? Le monde extérieur n'est-il qu'une ombre, tandis que la substance est ce que nous

ne pouvons ni voir, ni toucher, ni entendre, mais appréhender malgré tout ?

Dans ce cas, pourquoi ce rêve qu'est la vie est-il si cauchemardesque ? Fiévreux ? Moite ?

N'est-ce pas plutôt que nous ne sommes ni vivants ni morts ?

Toute ma vie j'ai redouté cet état, de sorte qu'il m'a semblé plus approprié de vivre comme je le peux sans craindre la mort.

Je m'enfuis donc avec lui à dix-sept ans et ces deux dernières années furent ma vie.

À l'été 1816, les poètes Shelley et Byron, le médecin de ce dernier, Polidori, Mary Shelley et sa demi-sœur Claire Clairmont, à l'époque maîtresse de Byron, louèrent deux propriétés au bord du lac de Genève, en Suisse. Byron aimait la majestueuse Villa Diodati, tandis que les Shelley choisirent une petite maison avec davantage de charme un peu plus bas sur les coteaux.

La notoriété des deux couples était telle qu'un hôtel de l'autre côté du lac installa un télescope pour que leurs clients puissent apercevoir les folies commises par ces prétendus Satanistes et Sexualistes qui s'échangeaient leurs femmes.

Il est vrai que Polidori était amoureux de Mary Shelley, mais celle-ci refusait de coucher avec lui. Byron aurait pu coucher avec Percy Shelley si celui-ci avait été porté sur la chose, mais il n'existe aucune preuve allant dans ce sens. Claire Clairmont aurait couché avec n'importe qui – à ce moment-là, elle ne couchait qu'avec Byron. Ces ménages passaient tout leur temps ensemble – puis il se mit à pleuvoir.

Mon mari adorait Byron. Pas un jour sans qu'ils sortissent faire de la voile sur le lac, pour parler de poésie et de liberté tandis que j'évitais Claire qui ne pouvait parler de rien. Je devais éviter Polidori qui était un chiot énamouré.

Mais la pluie arriva et ces jours d'averse ne permirent aucune activité nautique.

Ce temps eut néanmoins l'avantage d'empêcher qu'on nous épiât depuis l'autre rive. En ville, la rumeur me parvint qu'un client avait aperçu une demi-douzaine de jupons en train de sécher sur la terrasse de Byron. En fait, il s'agissait de draps. Byron avait beau être poète, il aimait être propre.

Et voilà que nous étions confinés, gardés par une infinité de geôliers en forme de gouttes d'eau. Polidori ramena une fille du village pour le divertir, et nous faisons ce que nous pouvions sur nos lits humides, mais l'esprit devait s'exercer autant que le corps.

Ce soir-là, nous étions assis autour de la cheminée fumante à discuter du surnaturel.

Shelley était fasciné par le clair de lune et l'apparition soudaine de ruines. Il croyait que tout édifice portait en lui une empreinte du passé, comme un souvenir, ou des souvenirs, et que, si le moment était opportun, ceux-ci pouvaient être libérés. Mais qu'est-ce que le moment opportun ? voulus-je savoir, et il se demanda si le temps dépendait de ceux qui le vivaient. Si le temps nous utilise comme des voies de communication du passé – oui, il en va forcément ainsi, dit-il, puisque certaines personnes parlent aux morts.

Polidori n'était pas d'accord. Les morts ne sont plus là. Si nous avons une âme, elle ne revient pas. Le cadavre sur la table ne peut espérer la résurrection – dans ce monde ou le suivant.

Byron était athée et ne croyait pas à la vie après la mort. *Nous nous hantons nous-mêmes*, dit-il, et cela suffit déjà bien à tout homme.

Claire ne dit rien car elle n'avait rien à dire.

Le domestique nous apporta du vin. Quel soulagement d'avoir à notre disposition un liquide qui fût autre chose que de l'eau.

Nous sommes pareils aux noyés, déclara Shelley.

Nous bûmes le vin. Les ombres dessinaient un monde sur les murs.

Ceci est notre Arche, dis-je, chargée, à flot, attendant que les eaux se calment.

De quoi parlaient-ils sur l'Arche, d'après toi ? demanda Bryon. Enfermés dans l'intense puanteur animale. Croyaient-ils que toute la Terre était prise dans une enveloppe d'eau, comme le fœtus dans l'utérus ?

Polidori l'interrompit avec animation (il avait un don particulier pour les interruptions intempestives). À la faculté de médecine, il y avait une rangée de fœtus aux différents stades de la gestation, récupérés suite à des avortements ; les doigts et les orteils courbés pour se protéger de l'inévitable, les yeux fermés pour se protéger de la lumière qu'ils ne verraient jamais.

La lumière est vue – dis-je –, la peau de la mère qui s'étire autour de l'enfant en formation fait entrer la lumière. Et de jour, il se tourne vers le soleil.

Shelley me sourit. Quand j'attendais William, il s'agenouillait devant moi, assis au bord du lit, et tenait mon ventre entre ses mains comme un livre rare qu'il n'avait pas encore lu.

C'est le monde en petit, disait-il. Ce matin-là, comme je m'en souviens ! Nous étions assis tous les deux au soleil et je sentis mon bébé donner de joyeux coups de pied.

Mais Polidori était médecin et non mère. Il voyait les choses autrement.

J'allais dire, reprit-il sur un léger ton de reproche parce qu'il avait été interrompu (ton coutumier chez ceux qui interrompent), *j'allais dire* que l'étincelle de la conscience est mystérieuse, qu'il y ait âme ou pas. Où est la conscience dans l'utérus ?

Les petits garçons développent une conscience plus tôt que les petites filles, affirma Byron. Je lui demandai ce qui lui avait

permis de penser une chose pareille. Le principe masculin est plus prompt et actif que le principe féminin. C'est ce que nous observons dans la vie.

Nous observons que les hommes soumettent les femmes, rétorquai-je. J'ai moi-même une fille, contra Byron. Elle est docile et passive.

Ada n'a que six mois ! Et tu ne l'as quasiment pas vue depuis le jour de sa naissance ! Quel enfant, fille ou garçon, fait autre chose que dormir et têter après la naissance ? Ce n'est pas une question de sexe, mais de biologie !

Ah, dit Byron, c'est que j'ai cru avoir un magnifique petit garçon. Si je dois engendrer des filles, alors j'espère qu'elles feront de bons mariages.

Ne peut-on rien attendre de plus de la vie que le mariage ? demandai-je.

Pour une femme ? dit Byron. Non, rien. Pour un homme, l'amour est une chose à part dans sa vie. Pour une femme, c'est toute son existence.

Ma mère, Mary Wollstonecraft, ne serait pas de cet avis.

Et pourtant elle a essayé de se tuer par amour.

Gilbert Imlay. Un séducteur. Un arnaqueur. Un mercenaire. Un homme à l'esprit lunatique, mais au comportement prévisible (pourquoi est-ce si souvent le cas ?). Ma mère sautant d'un pont à Londres, ses jupes formant un parachute pour son corps en chute libre. Elle n'était pas morte. Non, elle n'était pas morte.

Cela arriva plus tard. En couches, à ma naissance.

Shelley me vit blessée et mal à l'aise. Quand j'ai lu le livre de ta mère, dit-il en regardant Byron plutôt que moi, elle m'a convaincu.

C'était une des raisons pour lesquelles je l'aimais – à l'époque et aujourd'hui encore. Il me l'avait dit pour la première fois alors que j'étais une jeune fille de seize ans, fière progéniture de Mary Wollstonecraft et William Godwin.

Mary Wollstonecraft : *Défense des droits de la femme*, 1792.

Le travail de ta mère... ajouta Shelley, à la fois timide et confiant comme il l'était, le travail de ta mère est remarquable.

Peut-être me sera-t-il donné de faire à mon tour quelque chose digne de sa mémoire, dis-je.

Pourquoi souhaitons-nous laisser une marque derrière nous ? demanda Byron. Est-ce uniquement de la vanité ?

Non, dis-je, c'est de l'espoir. L'espoir qu'un jour existera une société humaine équitable.

Cela n'arrivera jamais, déclara Polidori. À moins d'anéantir l'humanité et de recommencer à zéro.

Anéantir l'humanité, dit Byron, oui, pourquoi pas ? Ce qui nous ramène à notre Arche flottante. Dieu avait eu la bonne idée. Tout recommencer.

Il a tout de même sauvé huit personnes, dit Shelley, puisqu'il fallait bien repeupler le monde.

Nous formons une demi-arche à nous seuls, non ? observa Byron. Nous quatre dans ce monde aqueux.

Cinq, rectifia Claire.

J'avais oublié, dit Byron.

Il y aura une révolution en Angleterre, dit Shelley, comme il y en a eu en Amérique et en France, et alors nous pourrons tout recommencer pour de bon.

Et comment éviterons-nous ce qui suit une révolution ? Nous avons été témoins des problèmes des Français. D'abord la Terreur où tout un chacun se met à espionner son voisin, puis le Tyran. Napoléon Bonaparte – doit-on le préférer à un roi ?

La Révolution française n'a rien donné au peuple qui s'est donc cherché un homme fort pour lui donner ce qu'il n'avait pas, dit Shelley. Impossible d'être libre en ayant le ventre vide.

Crois-tu que si chacun avait assez d'argent, de travail, du loisir, une éducation, que s'il n'était pas opprimé par ceux qui le dominant ou effrayé par ceux qu'il domine, l'humanité serait meilleure ? demanda Byron de sa voix traînante et pessimiste, sûr de la réponse, me donnant envie de le détromper.

Je le crois ! m'exclamai-je.

Et moi, je ne le crois pas ! La race humaine recherche sa mort. Nous nous précipitons vers ce qui nous effraie le plus.

Je secouai la tête. Je me sentais pleine d'assurance dans cette arche qui était la nôtre. Ce sont les hommes qui recherchent la mort, dis-je. Si un seul d'entre vous portait la vie dans son utérus pendant neuf mois pour finalement voir cet enfant périr bébé, ou en bas âge, ou à cause de la pénurie, de la maladie, ou plus tard à la guerre, vous n'iriez pas chercher la mort comme vous le faites.

La mort est pourtant héroïque... dit Byron. Contrairement à la vie.

Il paraît, interrompit Polidori, il *paraît* que certains d'entre nous ne meurent pas, mais enchaînent les vies grâce au sang des autres. Ils ont ouvert une tombe récemment en Albanie, et le cadavre, bien que vieux de cent ans, j'ai bien dit cent ans (il fit une pause pour laisser l'émerveillement nous gagner), était parfaitement préservé, du sang frais visible sur ses lèvres.

Mets cette histoire par écrit, veux-tu ? dit Byron. Il se leva et se versa du vin d'un carafon. Sa claudication était plus prononcée par temps humide. Son beau visage était animé. D'ailleurs, j'ai une idée ; s'il nous faut rester ici tels des Archivistes, autant consigner une histoire surnaturelle. La tienne, Polidori, sera celle des morts vivants. Shelley ! Tu crois aux fantômes...

Mon mari acquiesça – j'en ai vu, à coup sûr, mais quoi de plus effrayant ? Être visité par un mort ou par un mort vivant ?

Mary ? Que dis-tu ? (Byron me sourit.)

Que dis-je ?

Mais ces messieurs continuaient de servir du vin.

Que dis-je ? (À moi je dis...) Je n'ai jamais connu ma mère. Elle mourut à ma naissance et la perte fut si totale que je ne l'éprouvais point. Cette perte ne me fut pas extérieure – comme lorsque nous perdons quelqu'un que nous connaissons. Cette dernière implique deux personnes. Vous et une autre, qui n'est pas vous. Mais dans l'enfantement, nous ne retrouvons pas de double aspect moi/pas moi. La perte était en moi comme j'avais été en elle. J'y perdis quelque chose de moi.

Mon père fit de son mieux pour m'élever, l'enfant orpheline de mère que j'étais, et s'y attela en nourrissant mon esprit de ce qu'il ne pouvait donner à mon cœur. Ce n'est pas un homme froid ; c'est un homme.

Ma mère, cet esprit brillant, était le foyer auquel il réchauffait son cœur. Ma mère était le lieu où il se tenait, le visage illuminé par sa flamme. Jamais elle ne mit de côté la passion ni la compassion qui viennent naturellement à une femme – et il me dit que souvent, quand il était las du monde, ses bras autour de lui étaient un baume plus efficace que n'importe quel livre écrit jusque-là. Je le crois aussi ardemment que je crois aux livres qui restent encore à écrire, et je récuse cette injonction de devoir choisir entre mon esprit et mon cœur.

Mon mari était de ce tempérament. Byron était d'avis que la femme est née de l'homme – de sa côte, de son argile –, ce qui me paraissait être une idée singulière chez un homme aussi

intelligent que lui. N'est-ce point étrange, demandai-je, que tu n'aies rien à redire au récit de la Création que l'on lit dans la Bible alors que tu ne crois pas en Dieu ? Il sourit et haussa les épaules, avant d'expliquer – il s'agit d'une métaphore pour distinguer l'homme de la femme. Il se détourna, imaginant que j'avais compris et que le débat était clos, mais j'insistai, l'interpellant alors qu'il s'éloignait d'un pas claudiquant tel un dieu grec. Ne pourrions-nous pas consulter le docteur Polidori ici présent qui, en tant que médecin, doit savoir que, depuis le récit de la Création, aucun homme vivant n'a encore donné naissance à une chose vivante ? C'est vous, messieurs, qui sortez de nous.

Ces messieurs rirent de moi avec indulgence. Ils me respectaient, mais seulement jusqu'à un certain point, et nous venions de l'atteindre.

Nous parlons du principe qui nous anime, dit Byron lentement et patiemment comme s'il parlait à une enfant. Pas de la terre, de la literie ou du contenant ; mais de l'étincelle de vie. L'étincelle de vie est masculine.

Je suis d'accord ! s'exclama Polidori, et bien sûr, si deux messieurs sont d'accord, cela doit suffire à régler la question dans l'esprit de n'importe quelle femme.

Cependant, je regrettais de ne pas avoir de chat.

Vermicelle, dit Shelley plus tard, alors que nous étions couchés. Des hommes ont donné vie à un morceau de vermicelle. Tu es jalouse ?

Je caressais ses longs bras minces, mes jambes sur ses longues jambes minces. Il parlait du docteur Darwin, qui semblait avoir vu la preuve d'un mouvement volontaire dans un morceau de vermicelle.

Tu me taquines, dis-je – et toi, ce bipède fourchu montrant des signes de mouvements involontaires à la jonction du tronc et de la fourche des jambes.

Qu'y a-t-il ? dit-il doucement en m'embrassant les cheveux. Je connais cette voix qui commence à se briser.

Ta verge, dis-je, ma main sur son sexe qui prenait vie.

Voilà qui est plus sensé que le galvanisme, dit-il. J'aurais préféré qu'il ne dit rien, car cela détourna mon attention vers Galvani, ses électrodes et ses grenouilles bondissantes.

Pourquoi t'es-tu arrêtée ? demanda mon mari.

Comment s'appelait-il, le neveu de Galvani ? Ce livre que tu as à la maison ?

Shelley soupira. C'est pourtant le plus patient des hommes : *Essai théorique et expérimental sur le galvanisme avec une série d'expériences faites en présence des commissaires de l'Institut national de France et en divers théâtres anatomiques de Londres. Auquel s'ajoute un appendice contenant les expériences de l'auteur menées sur le corps d'un meurtrier exécuté à Newgate... 1803.*

Oui, celui-ci, dis-je en retrouvant ma vigueur bien que mon ardeur, elle, se fût transportée à mon cerveau.

En une belle manœuvre, Shelley me fit rouler sur le dos et me pénétra ; un plaisir que je ne décourageai pas.

Nous avons ici tout ce que la vie humaine peut offrir pour jouir de nos corps et de notre amour. Que nous importent les grenouilles et les vermicelles ? Leur cadavre grimaçant et tres-sautant, les courants électriques ?

N'est-il pas dit dans ce livre qu'il a ouvert les yeux ? Ce criminel ?

Mon mari ferma les siens. Se contracta, envoyant ses demi-mondes rencontrer les miens, et je tournai la tête vers la fenêtre pour voir la lune pareille à une lampe suspendue dans une parcelle de ciel dégagé.

*Quelle est donc votre substance et de quoi êtes-vous fait
pour attirer à vous des millions d'ombres étrangères ?*

Sonnet 54, dit Shelley.

Sonnet 53, rectifiai-je.

Il était recru. Nous étions allongés, regardions tous deux par la fenêtre le défilé des nuages qui entraînaient la lune.

C'est toi découvert dans toute forme heureuse.

Le corps de l'amant imprimé sur le monde. Le monde imprimé sur le corps de l'amant.

De l'autre côté du mur, les bruits de Lord Byron transperçant Claire Clairmont.

Une nuit si remplie de lune et d'étoiles. La pluie nous avait affamés de ce paysage qui semblait d'autant plus merveilleux à cet instant. La lumière tomba sur le visage de Shelley. Comme il était pâle !

Crois-tu aux fantômes ? demandai-je. Vraiment ?

Oui, car comment le corps pourrait-il être le maître de l'esprit ? Notre courage, notre héroïsme et, oui, même nos haines, tout ce que nous faisons et qui façonne le monde – est-ce le corps ou l'esprit ? C'est l'esprit.

J'y réfléchis et répondis : Si un être humain parvenait à ranimer un corps, par le galvanisme ou quelque autre méthode encore inconnue, l'esprit reviendrait-il ?

Je ne le crois pas. Le corps nous trahit et succombe. Mais le corps n'est pas l'essence de ce que nous sommes. L'esprit ne regagnera pas une demeure en ruine.

Comment pourrai-je t'aimer, mon bel homme, si tu n'avais pas ce corps ?

Est-ce mon corps que tu aimes ?

Comment lui dire que je passais la nuit à l'observer quand il dormait, quand son esprit était au repos et ses lèvres silencieuses, et que je l'embrassais pour le remercier de ce corps que j'aimais ?

Je te vois comme un tout, dis-je.

Il m'entoura de ses longs bras et me berça dans notre lit humide. Quand mon corps succombera, si je le peux, je projeterai mon esprit dans un rocher, un cours d'eau ou un nuage, dit-il. Mon esprit est immortel – je le sens.

Tes poèmes. Eux sont immortels.

Peut-être. Mais il y a autre chose. Comment puis-je mourir ? C'est impossible. Et pourtant, je vais mourir.

Comme il est chaud entre mes bras. Comme il est loin de la mort.

As-tu réfléchi à une histoire ? demanda-t-il.

Rien ne vient quand on m'enjoint à faire quoi que ce soit et je n'ai pas d'imagination.

Le mort ou le mort-vivant ? Un fantôme ou un vampire ; que choisiras-tu ?

Qu'est-ce qui te ferait le plus peur ?

Il médita ma question un moment, s'appuya sur son coude pour me faire face, son visage si près de moi que je pouvais le respirer. Je pourrais craindre un fantôme, dit-il, mais quels que soient l'horreur de son apparence, les bruits terribles qu'il produirait, il ne me terrifierait pas car il aurait été un jour vivant et ne serait plus qu'esprit, ce qui m'arrivera aussi, et sa substance concrète ne serait plus. Tandis qu'un vampire est une chose infecte qui nourrit son corps décomposé du corps encore plein de vitalité des autres. Sa chair est plus froide que la mort, et il est sans pitié, il n'est qu'appétit.

Les morts-vivants, donc, dis-je, et pendant que je restais allongée à réfléchir, les yeux grands ouverts, il s'endormit.

Notre premier enfant mourut à la naissance. Froid et minuscule dans mes bras. Peu après, je rêvai qu'il n'était pas mort, que nous le frottions avec du brandy avant d'y mettre le feu, et qu'il revenait à la vie.

C'était son corps tout petit que je voulais toucher. Je lui aurais donné mon sang pour lui rendre la vie ; il avait été mon sang, un vampyre qui s'était nourri neuf mois durant dans sa cachette enténébrée. Le mort. Le mort-vivant. Oh, j'avais l'habitude de la mort et je la détestais.

Je me levai, trop agitée pour dormir, je couvris mon mari, puis, enveloppée dans un châle, je contemplai les ombres noires des collines et le lac scintillant.

Peut-être cela irait-il mieux demain.

Mon père m'envoya un temps vivre à Dundee chez une cousine dont la compagnie, espérait-il, amoindrirait ma solitude. Mais il y avait en moi quelque chose d'une gardienne de phare, et je ne craignais ni la solitude ni la nature dans sa sauvagerie.

Je découvris à cette époque que mes moments de plus grande félicité, je les passais dehors, seule, à inventer toutes sortes d'histoires aussi éloignées que possible de ma condition véritable. Je devins ma propre voie d'accès à d'autres mondes. J'étais mon propre déguisement. La vue d'une silhouette marchant au loin suffisait pour stimuler mon imagination et créer une tragédie ou un miracle.

Je ne m'ennuyais qu'en compagnie des autres.

Et à la maison, mon père, qui s'intéressait peu à ce qui était convenable pour une jeune fille orpheline de mère, m'autorisait, si je restais invisible et silencieuse, à l'écouter divertir ses amis, parler de politique, de justice et de bien plus encore.

Le poète Coleridge nous rendait régulièrement visite. Un soir, il lut à voix haute son nouveau poème *La chanson du vieux marin*. Il commence ainsi – je m'en souviens si bien –

*C'est un ancien marin ;
Trois jeunes gens passent, il en arrête un.
— Par ta longue barbe grise et ton œil brillant
pourquoi m'arrêtes-tu ?*

Je m'accroupis derrière le sofa, moi, toute jeune fille, fascinée d'entendre ce conte raconté à l'invité d'un mariage et me représentant ce terrible périple en mer.

Le Marin est sous le coup d'une malédiction pour avoir tué un albatros, cet oiseau amical qui suivait le navire en des jours meilleurs.

Dans une scène des plus terribles, le navire, ses voiles déchiquetées et ses ponts endommagés, est manœuvré par son équipage décédé qu'une force effrayante, profane et désincarnée a ranimé, et fait voguer vers les terres de glace et de neige.

Il a transgressé les lois de la vie, pensai-je à l'époque comme je le pense encore aujourd'hui. Mais qu'est-ce que la vie ? Le corps assassiné ? L'esprit détruit ? La ruine de la Nature ? La mort est naturelle. Le pourrissement est inévitable. Il n'y a pas de nouvelle vie sans mort. Il ne peut y avoir de mort sans vie.

La mort. La vie dans la mort.

La lune était à présent couverte. Les nuages chargés de pluie n'avaient pas tardé à envahir le ciel dégagé.

Si un cadavre revient à la vie, est-il en vie ?

Si les portes des catacombes s'ouvraient et que nous autres les morts nous réveillions... alors...

J'étais prise de pensées enfiévrées. Je me reconnus à peine, ce soir-là.

*Il y a une force qui agite mon âme,
et je ne peux pas la comprendre.*

Qu'est-ce qui m'effrayait le plus ? Un mort, un mort-vivant ou une idée plus étrange encore... celui qui n'a jamais vécu ?

Je me tournai pour le regarder dormir, immobile et pourtant vivant. Le corps dans le sommeil est un réconfort même s'il imite la mort. S'il était mort, comment pourrais-je vivre ?

Shelley aussi nous rendait visite ; c'est ainsi que je fis sa connaissance. J'avais seize ans. Lui vingt et un. Un homme marié.

Ce n'était pas un mariage heureux. Au sujet de sa femme Harriet, il écrivit : « J'avais la sensation qu'un corps mort et un autre vivant avaient été liés dans une communion détestable et horrible. »

C'est au cours d'une nuit où il parcourut les plus de soixante kilomètres qui le séparaient de la maison de son père – au cours de cette nuit et de cette transe pareille à un rêve – qu'il crut avoir *déjà rencontré la femme destinée à être sienne.*

Peu après, nous rencontrions.

Après avoir effectué mes tâches ménagères, j'avais l'habitude de m'échapper pour rejoindre la tombe de ma mère dans le cimetière de St Pancras. Là, je poursuivais mes lectures, adossée à sa pierre tombale. Bientôt, Shelley m'y retrouva en secret ; bénis par ma mère, je veux le croire, nous discussions de poésie et de révolution assis de part et d'autre de la tombe. On ne veut pas le reconnaître, mais les poètes sont les législateurs de la vie, dit-il.

Autrefois, je pensais à elle dans son cercueil sous terre. Je ne l'imaginai jamais dans un état de putréfaction, mais aussi vivante qu'elle l'est dans les dessins au crayon que j'ai d'elle, et davantage encore dans ses écrits. Malgré cela, je voulais être près de son corps. Son pauvre corps qui ne lui servait plus. Je sentais par ailleurs, et je suis certaine que Shelley le sentait aussi, que nous étions réunis tous les trois autour de cette pierre tombale. Je trouvais là du réconfort qui ne venait ni de Dieu ni du paradis, mais du fait qu'elle était vivante pour nous.

J'aimais Shelley parce qu'il la ramenait à moi. Il n'était ni malsain ni sentimental. Dernière demeure. Il était ma demeure.

Je savais que mon père avait mis le corps de ma mère à l'abri des pilleurs prêts à déterrer n'importe quel cadavre pour quelques pièces, ce qui n'est pas non plus insensé – à quoi sert un corps qui ne sert plus ?

Tous les théâtres anatomiques de Londres accueillent des corps de mères, des corps d'époux, des corps d'enfants comme le mien dont on prélève le foie et la rate, dont on broie le crâne, scie les os, dont on déroule les kilomètres secrets des intestins.

La morbidité des morts, affirma Polidori, n'est pas ce que nous craignons. Nous craignons plutôt qu'ils ne soient pas morts quand nous les déposons dans cette dernière demeure. Qu'ils s'éveillent dans ces ténèbres, et suffoquent, meurent dans d'atroces souffrances. J'ai lu cette souffrance sur les visages de certains cadavres enterrés de frais et ressortis pour être disséqués.

N'avez-vous aucune conscience ? demandai-je. Aucun scrupule ?

N'êtes-vous pas curieuse de l'avenir ? La lumière de la science brille le plus fort quand la mèche de la chandelle baigne dans le sang.

La fourche d'un éclair découpa le ciel au-dessus de moi. Le corps électrique d'un homme parut illuminé le temps d'une seconde avant de disparaître dans le noir. Le tonnerre sur le lac, puis, à nouveau, la zébrure jaune de l'énergie électrique. Depuis la fenêtre, j'aperçus une ombre gigantesque s'effondrer comme un guerrier tombant au combat. Le bruit sourd de la chute fit trembler la fenêtre. Oui. Je le voyais. Un arbre abattu par la foudre.

Puis la pluie tambourina une fois de plus pareille à un million de tambours miniatures.

Mon mari remua sans se réveiller. Au loin, l'hôtel apparaissait par intermittence, déserté, ses fenêtres vides et blanches, un palais des morts.

Ombres étranges qui veillent sur toi...

Je dus bien finir par me recoucher car je me réveillai droite, cheveux relâchés, ma main serrant le rideau du lit.

J'avais rêvé. Avais-je rêvé ?

Je vis l'étudiant en arts profanes, pâle, agenouillé à côté de la chose qu'il avait assemblée. Je vis le fantôme hideux d'un homme allongé qui, par l'action d'une machine puissante, montrait des signes de vie, et effectuait des mouvements maladroits et mi-vivants.

Un tel succès terrifierait l'artiste ; frappé d'horreur, il fuirait son œuvre. Il prierait pour que, laissée à elle-même, la petite étincelle de vie qu'il avait allumée s'éteignît, que la chose qui avait été ainsi animée de manière si imparfaite redevînt matière morte, et qu'il pût s'endormir en croyant que le silence du tombeau étoufferait à jamais l'existence fugace du cadavre hideux qu'il avait imaginé en berceau de la vie. Il dort, mais se réveille ; il ouvre les yeux, observe la chose horrible qui se tient à son

FRANKISSSTEIN

chevet, qui écarte les rideaux et le contemple de ses yeux jaunes,
humides et inquisiteurs.

J'ouvris les yeux, gagnée par la terreur.

Le lendemain, j'annonçai avoir *pensé à une histoire*.

Récit : série d'événements reliés entre eux, véridiques ou inventés.

Inventés ou véridiques.

Inventés

Et

Véridiques

La réalité se tord sous l'effet de la chaleur.

À travers une brume de chaleur, j'observai des bâtiments dont les certitudes inébranlables vibraient comme des ondes sonores.

L'avion atterrit. Il y avait un grand panneau :

Bienvenue à Memphis, Tennessee.

J'étais là pour la Tech-X-Po internationale sur la robotique.

Nom ?

Ry Shelley.

Exposant ? Démonstrateur ? Acheteur ?

Journaliste.

Ça y est, je vous ai retrouvé, monsieur Shelley.

C'est docteur Shelley. Pour le Wellcome Trust.

Vous êtes médecin ?

Oui. Je suis ici pour évaluer l'effet que vont avoir les robots sur notre santé mentale et physique.

Bonne idée, docteur Shelley. Et n'oublions pas l'Âme.

Je ne suis pas sûr que ce soit mon domaine...

Nous avons tous une Âme. Alléluia. Et qui donc allez-vous interviewer ?

Ron Lord.

(Courte pause le temps que la base de données retrouve Ron Lord.)

Ça y est. Le voilà. Exposant Classe A. M. Lord vous attendra dans la Suite des Jeux d'Adultes et d'Avenir. Voici un plan. Je m'appelle Claire. Je serai votre agent de liaison pour la journée.

Claire était grande, magnifique, bien habillée, jupe vert foncé ajustée et chemisier vert pâle en soie. J'étais content d'apprendre qu'elle serait mon agent de liaison pour la journée.

Claire inscrivit mon nom sur un badge d'une main vive et manucurée. L'écriture – une méthode d'identification étrangement vieillotte et touchante pour un salon consacré aux nouvelles technologies.

Claire – excusez-moi –, je ne m'appelle pas Ryan, mais Ry.

Je m'excuse, docteur Shelley, je n'ai pas l'habitude des noms anglais – vous êtes bien anglais.

Tout à fait.

Charmant, cet accent. (Je souris. Elle sourit.)

C'est la première fois que vous venez à Memphis ?

Oui.

Vous aimez BB King ? Johnny Cash ? LE King ?

Martin Luther King ?

Je parlais plutôt d'Elvis, monsieur – mais maintenant que vous me le dites, il semblerait bien que nous ayons une palanquée de King, par ici. Peut-être parce que nous sommes à Memphis – j'imagine que si on donne à une ville le nom de la capitale de l'Égypte, on va y croiser des pharaons, pas vrai ?

Nommer est un pouvoir, répondez-je.

C'est sûr. Ç'a été le travail d'Adam dans le jardin d'Éden.

Voilà, nommer chaque chose selon sa nature. Robot sexuel...

Je vous demande pardon, monsieur ?

Vous croyez qu'Adam y aurait pensé ? Chien, chat, serpent, figuier, robot sexuel ?

Je suis heureuse qu'il n'ait pas eu à le faire, docteur Shelley.
Vous devez avoir raison. Alors, racontez-moi, Claire, pourquoi ont-ils appelé cette ville Memphis ?

En 1819, vous voulez dire ? À sa fondation ?

Tandis qu'elle parlait, je songeais à une jeune femme regardant l'autre côté du lac à travers une vitre mouillée.

Oui, dis-je. 1819. *Frankenstein* avait un an.

Elle fronça les sourcils. Je ne vous suis pas, monsieur.

Le roman, *Frankenstein* – il a été publié en 1818.

Le type avec une vis dans le cou ?

Plus ou moins.

J'ai vu la série.

C'est pour ça que nous sommes ici aujourd'hui. (Claire afficha un regard confus en entendant ces mots, alors je m'expliquai.) Ce n'est pas une question existentielle – Pour quelle raison sommes-nous ici aujourd'hui ? –, je parle de la Tech-X-Po et de la raison pour laquelle elle est organisée ici. À Memphis. Les organisateurs aiment bien ce genre de choses ; qu'il y ait un lien entre une ville et une idée. Memphis et *Frankenstein* ont deux cents ans tous les deux.

Où voulez-vous en venir, docteur Shelley ?

La Technologie. L'IA. L'intelligence artificielle. *Frankenstein* imaginait comment la vie pourrait être créée – la première intelligence non humaine.

Et les anges ? (Claire me regarda avec assurance et sérieux. J'hésitai... De quoi parlait-elle ?)

Les anges ?

Oui. Les anges sont une intelligence non humaine.

Oh, je vois. Je voulais dire la première intelligence non humaine créée par un humain.

J'ai été visitée par un ange, docteur Shelley.

C'est merveilleux, Claire.

Je suis contre l'idée de l'Homme qui se prend pour Dieu.

Je comprends. J'espère que je ne vous ai pas offensée, Claire ?

Elle secoua sa chevelure brillante et désigna la carte de la ville. Vous me demandiez pourquoi ils l'avaient appelée Memphis en 1819, et la réponse est qu'elle est située sur un fleuve, le Mississippi. Comme l'ancien Memphis se trouvait sur le Nil – vous avez vu Elizabeth Taylor en Cléopâtre ?

Oui.

Vous saviez qu'elle portait ses propres bijoux ? Imaginez un peu.

(Je l'imaginai.)

Oui, ses propres bijoux, la plupart achetés par Richard Burton. Il était anglais.

Gallois.

Où se trouve le pays de Galles ?

Au Royaume-Uni, mais donc pas en Angleterre.

Il y a de quoi s'y perdre.

Le Royaume-Uni se compose de l'Angleterre, de l'Écosse, d'un morceau de l'Irlande et du pays de Galles.

Je vois... OK. Bref. C'est pas demain la veille que j'irai, donc inutile que je m'inquiète de savoir où ça se trouve. Regardez-moi plutôt cette carte, nous sommes ici. La région est aussi un delta, comme celle du premier Memphis.

Vous êtes allée en Égypte ?

Non, mais je suis allée à Vegas. On s'y croirait. Très égyptien.

J'ai entendu dire qu'ils avaient un Sphinx animatronique à Vegas.

Tout à fait.

On pourrait appeler ça un robot.

Oui. Mais moi non.

Vous connaissez tout de cet endroit ? De votre Memphis ?

J'aime le penser, docteur Shelley. Si Martin Luther King vous intéresse, vous devriez visiter le National Civil Rights Museum, installé sur le site du Lorraine Motel où il a été assassiné. Vous y êtes déjà allé ?

Pas encore.

Mais vous êtes allé à Graceland ?

Pas encore.

Beale Street ? La maison du blues de Memphis ?

Pas encore.

Votre vie fourmille de Pas encore, docteur Shelley.

Elle avait raison. Je suis liminal, en marge, entre deux, émergent, indécis, transitionnel, expérimental, un start-upper de ma propre vie (un arriviste ?).

Je lui dis : Une vie ne suffirait pas...

Elle acquiesça. Mmmm. *N'est-ce pas ?* En effet. Mais ne désespérez pas. De l'autre côté, il y a la vie éternelle.

Claire porta son regard à mi-distance, les yeux brillants, pleins de certitude. Elle me demanda si je voulais l'accompagner dans son église ce dimanche. C'est une véritable église, précisa-t-elle, pas ce que les Blancs font passer pour une église.

Après un bip, son casque crachota un ordre que je ne pus entendre. Elle se détourna pour faire une annonce par haut-parleur.

Je réfléchis à la différence entre désirer une vie éternelle et désirer une vie démultipliée, à savoir plusieurs vies vécues simultanément.

Je pourrais être moi et moi. Si je pouvais me dupliquer – télécharger mon esprit et imprimer mon corps en 3D, alors un Ry

pourrait être à Graceland, un autre devant l'autel dédié à Martin Luther King, un troisième en train de jouer du blues sur Beale Street. Plus tard, mes trois moi se retrouveraient, se raconteraient leur journée, et se refondraient en mon moi originel que j'aime à penser être moi.

Quelle est donc votre substance et de quoi êtes-vous fait pour attirer à vous des millions d'ombres étrangères ?

Claire me faisait de nouveau face, souriante. *Je ne souhaite pas vivre éternellement*, dis-je, comme si je parlais tout seul.

Pardon ? Elle se pencha vers moi, les sourcils froncés.

Je parlais de la vie éternelle. Je ne souhaite pas vivre éternellement.

Claire acquiesça et haussa ses sourcils parfaits.

Mmmm. Personnellement, je veux rejoindre Jésus, mais vous faites comme vous voulez.

Merci, Claire. Vous avez fait un tour du salon ?

Je suis spécialiste logistique pour les palais des congrès, pas organisatrice de séminaires, donc je ne suis pas censée tout savoir des événements qui se déroulent ici.

Vous avez vu certains des robots ?

Il y en a qui servent à la cafétéria. L'expérience n'est pas très agréable.

Pourquoi donc, Claire ?

Ils vous apportent des œufs, et quand vous leur dites : Hé, excusez-moi, je n'ai pas commandé de tomates ! Ils répondent : Merci, madame. Bonne journée ! Et ils roulent vers la fontaine à eau. Ils roulent parce qu'ils ne savent pas encore marcher.

C'est vrai, ils ne savent pas encore marcher. La marche est une chose complexe pour un robot. Mais patience, Claire, et souvenez-vous : les robots ont du mal à gérer l'inattendu.

Claire me regarda comme si c'était moi qui avais des difficultés d'apprentissage.

Pour vous, une tomate, c'est de l'inattendu ?

Pas la tomate, votre réaction à la tomate.

Claire secoua la tête. Vous savez, doc, ma mère travaillait dans un *diner* de six heures du soir à six heures du matin pour nourrir sa famille. Elle était capable de mettre les poivrots dehors d'une main et de resservir des gamins affamés de l'autre. Elle n'a jamais fait d'études, mais son intelligence n'avait rien d'artificiel.

C'est un point de vue. Je le respecte.

Je ne suis même pas censée être là. Je suis là en renfort. On m'a détachée du Championnat international de cuisson au barbecue.

Wahou ! La championne du barbecue !

Oui, dit Claire sur sa lancée. Nous accueillons plus de 100 000 visiteurs par an ici à Memphis pour ce championnat – c'est un des centres névralgiques du barbecue, vous ne saviez pas ?

Non, je l'ignorais.

J'ai fait mes débuts dans la sauce – je gérais les combats : cent cinquante litres de sauce barbecue dans une cuve géante et c'est parti. Oui ! Vous plongez dedans et vous vous battez ! On en met partout, mais c'est amusant.

Et vous, Claire, vous avez déjà pratiqué la lutte dans une cuve de sauce ?

Moi ? Non, docteur Shelley.

Mais vous êtes championne !

Non ! J'organise la compétition.

Ah, je vois. (Silence.) Et elle est à quelque chose, cette sauce ?

Bien sûr ! Il faut des semaines pour se débarrasser de l'odeur sur votre peau, et tous les animaux de la ville vous suivent jusque chez vous. Qu'ils aient quatre pattes ou deux, si vous voyez ce que je veux dire... Aujourd'hui, c'est moi qui organise

l'intégralité de l'événement – de A à Z. Sponsors, démonstrations, jeux, récompenses.

C'est impressionnant, Claire.

J'avoue. Dans mon domaine, je suis une experte.

Vous en avez l'air. Peut-être à cause de votre coiffure, aussi. Très professionnelle.

Merci, docteur Shelley. Vous avez une question à me poser ?

Est-ce que vous voudriez faire un tour du salon avec moi ? Peut-être que vous changerez un peu d'avis. Je pourrai vous donner quelques explications. Je m'y connais un peu – pas en amour, en robotique.

Je suis chrétienne, docteur Shelley.

Il n'y a rien dans la Bible qui soit contre les robots.

Il est dit dans la Bible que tu ne feras point d'image taillée. C'est l'un des dix commandements.

Est-ce qu'un robot est une image taillée, Claire ?

C'est une imitation approximative d'un humain créé par Dieu.

Une imitation qui prend vie ?

Je ne parlerais pas de vie. Les gens se font des illusions s'ils croient qu'un robot est vivant. Seul Dieu peut créer la vie.

Vous êtes sûre, Claire ?

Je ne préfère pas prendre de risques, docteur Shelley. Je dois penser à mon éternité.

Vous voyez loin, manifestement...

Parfaitement.

Une jeune femme vêtue d'un pantalon en cuir moulant et d'une veste à franges en daim se précipita vers le comptoir, interrompant notre conversation sans même s'en apercevoir.

Je cherche les vibromasseurs intelligents, dit-elle. Où sont-ils ?

Claire inspira avant de répondre. Madame, êtes-vous exposante, démonstratrice ou acheteuse ?

C'est pour une urgence !

Quel genre d'urgence ?

La femme tressaillit dans son cuir et son daim en ajoutant : J'ai posté des images de moi par inadvertance sur Facebook, j'étais nue à l'exception de deux pompons et j'utilisais le vibromasseur intelligent.

Ce qui n'est pas très intelligent, fis-je remarquer.

La femme me fusilla du regard.

C'est une atteinte à ma vie privée ! Je dois parler au démonstrateur du stand. On m'a montré comment faire marcher l'appareil photo du vibromasseur. Je savais qu'il y avait une télécommande. Mais on ne m'a pas dit qu'à moins de modifier les paramètres, tout se téléchargeait par défaut.

Claire fit la moue et se tourna vers son écran. Je vis ses doigts manucurés taper « vibromasseur intelligent ». Je ne pouvais pas ne pas demander à la femme : Qui voudrait avoir un vibromasseur avec un appareil photo télécommandé ?

Elle me regarda avec un mélange de colère et de mépris. Elle dit : iGode.

Pardon ?

Vous n'avez jamais *entendu* parler de l'iGode ?

Malheureusement non. Mais je suis britannique.

Elle eut ce haussement de sourcils qui disait : *Alors qu'est-ce que tu fiches ici, mec ?*

Elle soupira. (Lourdement.) L'idée, dit-elle, *l'idée*, c'est de créer des jeux sexuels avec votre partenaire, ou vos partenaires, depuis des lieux différents. On a l'impression qu'ils sont dans la pièce – en train de vous faire des choses.

Ah bon ?

Oui. Et vous pouvez partager des photos.

Avec tous vos amis sur Facebook ?

En fait, ça ne vous regarde pas, OK ?

Il est un peu tard pour réclamer la protection de votre vie privée.

Je crus qu'elle allait me frapper. Heureusement, Claire refit son apparition.

Votre nom, mademoiselle ?

Polly D. Juste l'initiale, D. Je suis sur la liste.

Nous n'avons pas de liste, mademoiselle.

La liste VIP. Je travaille pour *Vanity Fair*.

Nous n'avons pas de liste VIP, mademoiselle D. J'ai envoyé un message à l'entreprise. Un représentant d'IN-VIBE va prendre langue avec vous d'un instant à l'autre.

Haha – joli choix d'expression, Claire.

Ce fut au tour de Claire de me fusiller du regard. Elle croisait les doigts comme pour dire au revoir et à jamais.

J'ai du travail, docteur Shelley, et j'imagine que vous aussi. La Suite des Jeux d'Adultes et d'Avenir est sur votre gauche en suivant la signalétique.

Est-ce qu'il est dans le porno ? demanda Polly D. Je veux dire, il n'est manifestement pas médecin. Ah si ? C'est un docteur Branlette, alors ?

Je ne lui prêtais pas attention. Merci pour votre aide, Claire. Bonne chance, Polly.

Alors que je tournais les talons, j'entendis :

Connard !

Sur le chemin de la Suite des Jeux d'Adultes et d'Avenir, je passai devant la Suite des Singularités. Un grand écran projetait une conversation entre Elon Musk et Ray Kurzweil parlant de la Singularité – le moment où l'IA ferait basculer nos modes de

vie à jamais. J'aperçus de jeunes types en T-shirt avec le slogan « Arrêtez la viande ».

Non pas que pour eux l'avenir soit végétarien ; disons plutôt qu'ils croient que l'esprit humain, nos esprits ne seront plus attachés à un corps qui n'est qu'un substrat fait de viande.

Mais pour l'instant, nous sommes encore humains, bien trop humains (phrase étrange, quand on y pense), et la pornographie occupe quatre-vingts pour cent du trafic internet. Les premières formes de vie non biologique qui vivront chez nous ne seront pas des domestiques qui auront des difficultés à reconnaître des tomates ni d'adorables petits E.T. pour nos gamins. Commençons par le tout début qui est toujours le meilleur endroit par où commencer.

Le sexe.

Le type affublé d'un casque audio et qui agitait deux téléphones portables me fit entrer dans la Suite des Jeux d'Adultes et d'Avenir. Il avait la carrure d'un videur de boîte de nuit : large poitrail, surcharge pondérale, jambes courtes, bras épais et en sueur dans un costume froissé. Des canettes de Coca étaient alignées sur la table basse devant le canapé. Ron Lord en ouvrit deux et m'en tendit une.

On est loin de Llabythebyinddur, hein, Ryan ?

Pardon ?

Llabythebyinddur. Le village gallois où j'ai créé l'avenir.

Voilà une prétention de taille, Ron.

La taille compte, Ryan, et je vois grand. Google Maps. Voyez par vous-même. Llabythebyinddur. Ma mère est un peu médium. Elle a dit que c'était un signe. C'est donc à Llabythebyinddur que j'ai construit mon premier robot sexuel. Une poupée par

correspondance. Les différents morceaux arrivaient dans des paquets séparés comme après un massacre à la tronçonneuse. Je l'ai assemblée avec un tournevis et à l'aide de la vidéo de mode d'emploi. En fait, ce sont des Lego pour adultes.

Je savais bien qu'il serait question de montage, dis-je à Ron.
Et de fait, j'ai vite appris à la monter, dit Ron.

Assise sur le canapé se trouvait une poupée de taille humaine aux cheveux bruns et doux qui lui tombaient sur les épaules. La poupée portait un ensemble en jean, un short, une veste et un haut rose tendu sur ses seins de la taille de bouées de sauvetage.

C'est elle ? La première ?

Un peu de respect, Ryan ! Ma première est à la retraite. Elle n'était même pas destinée à la commercialisation. Je l'ai toujours et je l'aime, mais elle a sa place dans mes archives, désormais. Celle-ci fait partie de ma gamme franchisée.

Regardez ça ! Vous êtes prêt ? Vous pouvez filmer avec votre téléphone ! Allez !

Ron souleva la poupée du canapé et désigna un matelas rose vif sous elle. Le mot CHATTE était écrit dessus.

Vous voyez ce matelas ? dit Ron. C'est un SmartMat. Il permet de la recharger pendant qu'elle est assise à côté de vous. Vous pouvez aussi l'utiliser dans votre voiture – il se branche sur l'allume-cigare. Les prises jacks sont dans les fesses.

Regardez... (glissement de doigt boudiné sur son iPad)... c'est l'usine chinoise où les poupées sont fabriquées. Le torse apparut en premier, se balançant à des câbles, doté de ses deux orifices prêts à l'usage comme il se devait, et d'une paire de seins moulés

bonnet F. Je travaille à un modèle avec des seins détachables pour varier un peu, mais ils ne font pas encore ça en Chine, c'est trop pointu. Bref, un torse, encore un torse, un autre torse (il les faisait défiler avec impatience). Voilà ! Vous voyez comment ils attachent les bras ? De jolis bras fins ? Et puis les jambes. Regardez la longueur ! La forme ! Légèrement plus longues que si elles étaient humaines. C'est du fantasme, pas la réalité, donc vous pouvez avoir ce que vous voulez. Les cheveux viennent en dernier, après les cils. Vous voyez ces yeux ? Comme Bambi, mais pour les garçons.

Ron reposa la poupée sur le canapé et but une gorgée de son Coca. Et c'est un poids plume, ajouta-t-il. Ça aide un homme à se sentir fort.

Comment fonctionne une franchise de robots sexuels ? demandai-je.

Pour moi, avec les robots sexuels, deux options s'offrent à vous : vous en achetez un et devenez son propriétaire – comme je l'ai fait –, vous l'envoyez au contrôle technique une à deux fois par an selon le degré d'usure. Vous pouvez commander des pièces détachées si une jambe est endommagée ou trop sale. Voilà un des deux packages pour un XX-BOT. On propose aussi des échanges et des améliorations. Très flexible.

L'autre option, plus moderne d'après moi, c'est la location. Si vous louez, vous avez besoin d'un fournisseur, pas vrai ? C'est là que j'interviens avec mon idée de franchise que je suis ici pour vendre.

Vos XX-BOTS ?

Exact, Ryan ! Il vous botte, ce nom ?

Ça me botte, Ron.

Vous voyez, Ryan, la location, c'est cent pour cent de plaisir et zéro pour cent de problèmes. La casse, l'entreposage, la mise à jour – la technologie change tout le temps.

La plupart des gens n'achètent qu'un seul robot pour leur usage personnel, mais que faire si vous voulez organiser une fête ? Avec vos potes ? Ils voudront essayer.

La location marche fort pour les week-ends d'enterrement de vie de garçon ; ça vous permet de faire venir une dizaine de filles pour s'amuser un peu et passer du bon temps. Vous avez le choix entre différents modèles, par ailleurs : blonde à forte poitrine, brUNETTE sportive. Tout ce que vous voulez. Et si vous êtes le genre de gars qui n'a besoin d'un robot que quand sa femme n'est pas là ? Les femmes ne passent plus tout leur temps à la maison comme autrefois. Je les comprends ; ce ne sont pas des poissons rouges. Elles ont évolué. Mais comme dirait ma maman, cette émancipation peut être problématique pour un homme.

Louer un robot quand vous êtes en mode solitaire est beaucoup plus sûr et moins cher qu'une alternative humaine. Pas de maladies, pas de *revenge porn*, aucun risque de se faire voler sa Rolex à deux heures du matin. Une femme d'affaires que je connais très bien, une femme très puissante, fait ses réservations un trimestre à l'avance.

Quoi ? Oui ! C'est bien ce que je vous dis, Ryan. Elle réserve un XX-BOT pour son homme. Il l'adore. Il ne sait jamais quel modèle il va avoir. Ça renforce leurs liens. C'est quelque chose qu'ils font ensemble et c'est assez touchant, je trouve.

Avant une location, chaque fille passe au contrôle sanitaire, est lavée, parfumée, oui, oui, vous avez le choix entre quatre parfums – musqué, boisé, floral ou lavande. Et quand vous venez la chercher, elle porte soit un ensemble en jean comme celui-ci,

soit une robe toute simple. Vous pouvez aussi louer ou acheter d'autres vêtements.

Comment ? Mais ouais, exactement comme Barbie. Vous avez raison, hein, c'est quand même marrant que les garçons doivent attendre l'âge adulte pour pouvoir jouer à la poupée ! Hahaha, en voilà une idée, je n'y avais pas pensé. Je n'y avais pas pensé, mais c'est une idée. Ça va faire rire ma maman quand je lui raconterai. Ouais, maman est très impliquée dans l'entreprise. Depuis le début.

Bref, nos filles en location ont aussi droit à des congés formation – leurs circuits imprimés sont sans cesse améliorés. Elles n'ont pas beaucoup de vocabulaire, non ; ça vous arrive de regarder du porno ? Donc vous savez qu'on n'est pas là pour donner des cours de conversation. Mais on y travaille – les hommes aiment bien communiquer, en fait. Elles ne se limitent pas à « Salut, beau gosse ».

Pardon ? À l'aéroport ? C'est amusant que vous en parliez parce que c'est notre prochaine étape. Je veux m'associer à des compagnies de location de voitures – ouais, genre Avis, pour que les clients puissent avoir leur XX-BOT qui les attend sur le siège passager, entièrement rechargé.

Les XX-BOTS sont parfaitement adaptés au voyage. La poupée ne vous cassera pas les pieds à vous demander de vous arrêter pour déjeuner ou pour aller aux toilettes. Elle ne fera pas la tête en voyant le Holiday Inn que vous avez réservé. Elle sera à côté de vous, la femme sublime tout en cheveux longs et jambes interminables, et c'est vous qui choisirez la playlist.

Si vous voulez un peu de discrétion, vous pouvez la replier et l'attacher à l'arrière ou la ranger dans le coffre pour que personne ne la voie. Tout le monde n'est pas extraverti.

Voilà, regardez ! Vous avez vu ? Ouais ! Je vais le refaire. Vous filmez ? Observer le mouvement. Tellement fluide. Les jambes relevées. Et la voilà repliée en deux. Faudrait être maqué avec une foutue cascadeuse, pour arriver à faire ça.

PARDON, RYAN ?

Formidable ! Oui, comme un vélo Brompton !

Quand les véhicules autonomes seront vraiment performants, le client pourra monter à l'arrière avec son XX-BOT et son trajet sera bien plus agréable. Fini le stress des déplacements !

Je suis en pourparlers avec Uber.

Ouais. J'ai basé mon modèle de franchise sur celui des locations de voitures. On en récupère une dans une ville, on la rend dans une autre. Et je propose une gamme de cinq XX-BOTS, dont le modèle économique ici sur le canapé – c'est le moins cher.

Cheveux en nylon, ce qui peut créer un peu d'électricité statique, et la poupée ronronne légèrement, mais c'est du sexe avec un bon rapport qualité/prix et sans chichis.

Vous voyez ? Trois orifices de même taille. Ben non, pas au même endroit ! Vous avez déjà couché avec une femme, non, Ryan ? Vous pensez qu'ils sont où, ces orifices ? Devant. Derrière. Plus la bouche. Pas au niveau de ses narines ! Je vous parle pas d'un satané yéti !

OK ! C'était une blague. Je comprends. Mais concentrez-vous, maintenant – glissez votre doigt là-dedans !

Ça vous plaît ? Et figurez-vous qu'ils vibrent tous ! Quelle que soit la position. Ça vibre !

Jolie souplesse dans le mouvement, aussi. Vous pouvez le positionner comme vous voulez. Toutes les filles sont équipées pour permettre un écartement des jambes X-tra large. Nos clients en raffolent, surtout les gros.

Celle-ci peut également parler. Lexique limité, mais elle réagit bien à votre voix – c'est comme de rencontrer une fille à l'étranger qui ne parle pas bien votre langue.

Est-ce qu'elle a un nom, Ron ?

Ron acquiesça avec approbation. Bonne question, Ryan. Et j'ai une bonne réponse pour vous. J'ai pris la décision de ne pas baptiser mes filles. Ce ne sont pas comme de jolis petits agneaux qu'on va finir par manger, mais plutôt comme ces pots de peinture chic qu'on trouve dans le commerce, top qualité – eh oui, j'ai refait la déco à la maison –, ceux qui sont numérotés parce qu'un nom de couleur ne signifiera pas la même chose pour vous et pour moi – sans parler du fait que vous pourriez être daltonien. Qu'est-ce qu'un putain de Bleu Lunatique, de toute façon ? Ou un Blanc de Wimborne ? Vous trouvez pas que ça sonne un peu gris, le Blanc de Wimborne ? Pour moi si. Et Brun Baudet ? Depuis quand les baudets sont tous du même brun ? On avait des baudets, chez mon père – ouais, longue histoire, pas besoin d'entrer dans les détails aujourd'hui, je ne suis pas là pour parler de moi.

Du coup, les filles, je peux bien les appeler Volcan, Automne, Chérie ou je ne sais quoi, le client aura sans doute plutôt envie d'appeler la sienne Julie, Petit Oiseau de nuit... Tout ça pour dire que le nom des cailles, je le laisse au soin des clients.

Parler d'une femme comme d'une « caille », ça se fait plus trop de nos jours, si ? Moi ça m'a toujours plu. Ça résume bien les femmes – pas négativement, j'entends, ne vous méprenez pas. Des cailles... toujours hors de portée. Pas vrai ? Quand on pense l'avoir attrapée, elle s'envole.

Et elles semblent aimer les larves.

Donc Ryan, retour à mon modèle économique. Pour reprendre le jargon des véhicules motorisés, c'est une version garniture tissu et volant en plastique. Mais elle vous emmène du point A au point B.

Ce modèle n'existe qu'en blanc.

Ma belle-sœur est une jolie jeune femme noire originaire de la Jamaïque et elle m'a dit, elle m'a dit : Ron ! Je t'interdis de faire un modèle noir économique. J'adore les femmes, vraiment, alors j'ai pensé, oui, un peu de respect, quoi. Bridget m'en foutrait plein la gueule, de toute façon.

On jette un coup d'œil à la Cruiser ? Près de la fenêtre. Un vrai petit hors-bord, celle-ci. Comme la précédente, mais en plus coquine. La Cruiser a une silhouette plus ronde. Joliment pneumatique. Elle est rembourrée pour un toucher plus agréable. Ces seins sont comme des oreillers. C'était l'idée de maman. Elle m'a dit : Ron, il y a des hommes qui aiment dormir dans la position du fœtus.

Palpez-moi ça ! Des mamelons du meilleur silicone. Pas de plastique – des mamelons en plastoc, c'est comme des saloperies de dés à coudre. Or il faut de la flexibilité. C'est la clé pour les hommes qui aiment les seins, et je suis de ceux-là.

Passez derrière. Allez ! Je vais soulever la robe. Oui ! Un string. Très prisé. Un joli cul avec un peu de mouvement – du silicone doux. Une batterie plus puissante pour pouvoir lui réchauffer la peau sur certaines parties du corps.

Mes filles peuvent sembler plus froides que des vraies. Et de fait, elles *sont* plus froides que des filles en chair et en os. La chair, c'est la chair. En revanche, mes filles ne sont pas moites comme les machins gonflables où on a l'impression de s'allonger

sur des algues. Bon sang, je détestais les poupées gonflables, pas vous ? Autant s'enrouler la bite dans du film étirable.

Bon, Ryan, on avance on avance. Celle-ci ici, en tenue de tennis qui se penche pour ramasser des balles. C'est notre modèle Sport.

Silhouette très compacte – taille fine, bonnet double G – et vous savez quoi ? Ses nichons et sa chatte sont toujours chauds. C'est la batterie additionnée à la couche thermique. La batterie a une autonomie de trois heures. Vu que les hommes jouissent en quatre minutes en moyenne, ça laisse de la marge. Vous pouvez organiser une fête, la faire tourner, jouer aux cartes entre deux sessions sans vous inquiéter qu'elle soit à plat. Au début, quand ça arrivait, elle articulait mal et on l'entendait vrombir. Ça n'a rebuté personne, mais moi, je ne trouvais pas ça très pro.

Vous aimez ses chaussures de tennis à bride ? Le modèle économique ne porte pas de chaussures. C'est mignon. Comme dans la comédie musicale française, là, *Les Misérables*.

En parlant de Français, je ne sais pas si vous avez déjà couché avec un robot – je vous offre une séance plus tard si vous voulez – mais je vous promets que c'est garanti sans effet *Bonjour tristesse*¹ après, et plus besoin de se demander si elle a joui ou pas. Toutes mes filles jouissent en même temps que vous.

Oui, bien vu, Ryan. De fait. Le modèle Sport est plus grand que les autres. Un mètre soixante-deux contre un mètre cinquante-sept pour les autres. On en fait de plus petites pour les marchés chinois et asiatique. Là ce sont les modèles américains et britanniques.

1. En français dans le texte. (NdT)

J'ai imaginé en faire une taille top-modèle, mais ça n'est pas pratique. Le seul intérêt d'un top-modèle dans la vraie vie, c'est de la montrer à ses potes – puisqu'elle est trop anorexique pour autre chose, je veux dire. Elle ne mange pas, ne boit pas, ne voudra pas, euh, vous me comprenez – elle est très difficile. Mes filles sont fonctionnelles – elles sont fabriquées pour faire le boulot – donc on s'arrange pour qu'elles soient facilement maniables.

Ouais, c'est vrai, il y en a de vraiment petites sur le marché – on dirait des enfants. Je ne me mêle pas de ça. J'ai des valeurs.

Vous pouvez effectivement acheter des robots avec une option Famille ; ceux-là peuvent parler d'animaux, raconter des contes de fées, tout ça, un genre d'Emmanuelle version Disney. Moi, je ne fais que dans l'adulte. Pas de zone grise. Donc, pour l'instant, aucune intention de développer une poupée de voyage.

Vous enregistrez toujours ? Bien.

Là, juste derrière l'écran, vous avez un lit – réservé aux démonstrations, je précise, donc inutile de retirer vos chaussures, Ryan. Imaginez avoir cette beauté qui vous attend à la maison le soir. C'est mon cas. J'ai une Deluxe pour mon usage personnel.

Elle a les mêmes fonctionnalités que le modèle Sport, les muscles en moins – je veux dire qu'elles sont toutes fermes, douces et bien roulées, mais n'ont pas l'air de pousser de la fonte. Bref, comme son nom l'indique, la Deluxe est composée des meilleurs matériaux. De vrais cheveux.

Où ? En bas ? Vous avez déjà couché avec une femme, non ?

Bon Dieu, non, je ne mettrais jamais de vrais poils ! En haut ou en bas. Ils seraient tout mouillés et pourraient en deux temps trois mouvements.

On demande une caution deux fois plus importante sur ce modèle à cause des cheveux et vous devez signer une attestation promettant qu'on ne retrouvera ni alcool, ni bouffe, ni pisse, ni merde, ni sperme dans ses cheveux.

Si ça arrive ? C'est triste à dire, mais oui. Moi je ne le ferais pas, mais c'est moi.

Avec les cheveux en nylon, peu importe – ça coûte rien à remplacer. On enlève et on en remet des neufs. Mais avec les vrais, de qualité – là je suis du côté des femmes. Qui accepterait qu'un débile lui gicle dans les cheveux ?

Ouais... horrible.

Personnellement, en tant que femme, et même si je n'en suis pas une, je détesterais qu'un mec étale son foutre ailleurs que dans le réceptacle habituel, mais je suis du genre délicat. Je n'aime ni le yaourt, ni la crème anglaise, ni l'autre truc français, là, la crème brûlée. Je n'aime pas non plus le tapioca, la sauce blanche ou la graisse de rognon. Je n'aime pas vraiment les smoothies à la banane et je déteste le lait d'amande. Mon Dieu, le lait d'amande. Pourquoi ?? Non, mais mon Dieu ! Mon médecin a essayé de m'y mettre. Cholestérol. J'ai dit : Mec, je préfère avoir une attaque.

La Deluxe a beaucoup de vocabulaire. Environ deux cents mots. La Deluxe vous écouterait parler – football, politique ou je ne sais quoi. Elle attendra que vous ayez terminé sans vous interrompre, bien sûr, même si vous gaillonnez un peu, et puis elle dira quelque chose d'intéressant.

Comme quoi ? Oh, eh bien quelque chose comme : *Tu es tellement intelligent, Ryan. Je n'avais pas envisagé les choses sous cet angle, Ryan. Tu connais bien le Real Madrid ?*

Ouais – c'est ce que j'entends par éducation. Changement climatique. Brexit. Football. Ce modèle-ci est une compagne – et

c'est comme ça qu'on fera avancer sa carrière au fur et à mesure des développements technologiques.

Il y a des hommes qui veulent plus que du sexe. Je les comprends.

Et passons à la Vintage. J'aime le tailleur et la toque. J'ai trouvé l'idée sur des sites de rétro-porn. Elle a un petit côté vieux jeu, mais je vous jure que ça a beaucoup de piquant aussi.

On a pas mal d'hommes d'un certain âge qui nous demandent des modèles jeunes et sexy – la plupart, c'est qu'ils n'ont pas les moyens de se payer une vraie fille – parce que le coup du vieux qui se tape une jeune, dans la vraie vie, ça coûte un paquet de fric. Et soyons francs : les hommes préfèrent la barquette de fraises à l'assiette de pruneaux secs nappés de crème anglaise.

Ce que nous offrons, c'est le fantasme, pas la vraie vie.

La Vintage est à votre disposition comme si elle sortait tout droit des années 1950. Comme cette émission de la BBC, *Calling the World* – vous n'imaginez pas à quel point la voix fonctionne bien –, on a enregistré avec une présentatrice de la BBC Radio 4. Anonymement. On l'a payée une fortune.

Vous avez aussi la Vintage des années 1960 en minijupe, collier de perles et qui vous chante *I Got You Babe*. Ses lèvres ne remuent pas, mais si c'est pour vous faire tailler une pipe, il vaut mieux, non ?

On a même une version féministe des années 1970 sans soutien-gorge, les cheveux en bataille et avec gode intégré pour tout ce qui est jeu anal. Ouais ! Malin ! C'est elle qui vous tringle ! Non, je ne l'ai pas essayée. Je les essaye toutes, mais celle-ci ne m'attire pas. Au bureau, on l'appelait la Germaine. C'est la seule qui ait un nom. Vous avez lu son livre ? Ma mère m'en a parlé. Je l'ai commencé, mais ce n'était pas ce que j'avais imaginé.

Qui la loue ? Des masochistes. Et quelques professeurs d'université.

Toutes ces filles sont disponibles dans différentes couleurs de peau : noires, mates, blanches. Et si c'est ce que vous recherchez, vous pouvez avoir une chatte poilue sur la Vintage. Les vieilles stars du porno avaient des touffes comme de la barbe à papa, et il y a des hommes à qui ça plaisait. Donc on peut fournir avec ou sans, mais seulement sur le modèle Vintage. Si vous n'êtes pas sûr de vouloir vous retrouver avec du duvet sur le visage, on inclut une chatte avec la colle adaptée. On demande aux clients d'utiliser notre colle et pas la leur. Collez-la du mauvais côté et vous vous retrouvez avec une barbe adhésive.

Si j'ai surtout des vieux ? Pas du tout. J'ai des hommes de tous âges et à toutes les étapes de leur vie, Ryan ; le sexe est démocratique. Pour ce qui est des vieux, je le vois comme une action de service public. Vous devriez faire un papier là-dessus. On fait toujours une remise de dix pour cent aux hommes de plus de soixante-cinq ans, avec dix pour cent supplémentaires le lundi. Peu de gens veulent baiser un lundi.

Et je vais vous dire – et je vais verser dans la philo, mais après tout, je suis un homme qui pense –, avec un robot, mineur ou pas on s'en fout. Pas de loi pour dire ce qu'on n'a pas le droit de faire avant d'avoir seize ans. On a des gamins qui veulent essayer – bien sûr des garçons – et j'imagine que c'est mieux que d'aller fourrer une fille sèche comme du papier de verre à qui vous ne plaisez pas.

Ouais, on peut être vieux, moche, gros, puer, avoir une MST, être fauché. Que vous arriviez pas à bander ou à débander, il y a un XX-BOT fait pour vous.

Du service public. Je vous le dis. Vous croyez que je pourrais recevoir l'Ordre de l'Empire britannique ? C'est maman qui serait contente.

Les femmes ? Eh bien quoi, les femmes ? Vous êtes féministe, Ryan ? Je ne le suis pas, mais ma maman oui, donc ne croyez pas que ça ne soit pas arrivé jusqu'au pays de Galles.

Si si, il existe des robots masculins, mais je ne m'embête pas avec ça. Pourquoi pas ?

L'Anatomie, Ryan. L'anatomie la plus basique. J'imagine que vous en avez fait pendant vos études de médecine.

À la base, un robot masculin est un vibromasseur attaché à un corps. C'est comme un mannequin de vitrine avec une bite qui ne marche pas. Pas de mouvement de poussée. Il ne peut pas la lui mettre par-derrière. Elle se retrouve obligée de s'asseoir sur lui et de rebondir, ce qui est très fatigant, ou de l'avoir sur elle et le secouer comme si elle préparait un milkshake. Tout aussi fatigant. Pas drôle non plus quand vous vous êtes fait couler un bain, avez allumé des bougies et préparé une playlist de toutes vos chansons d'amour préférées. Toutes ces choses que les femmes aiment faire pour se mettre dans l'ambiance.

Les femmes préfèrent un vibromasseur manuel. Meilleur contrôle, meilleur résultat, et elles peuvent regarder la télévision en même temps. J'ai fait une étude de marché. Enfin, pas moi personnellement, c'est ma mère qui s'occupe de cette partie du business. Ma maman ? Oh, beaucoup. Comme je l'ai dit. Dès le début.

Et pour les robots masculins, c'est aussi une question d'échelle. Les robots féminins sont menus – même les Suédois les aiment menus – sauf que si vous construisez un robot masculin de petite taille, ça déplaît, vous avez l'impression de coucher avec votre fils,

et les femmes n'ont pas ce genre de fantasme, ou alors elles ne sont pas nombreuses. Les femmes veulent une armoire à glace, mais si vous le faites baraqué, elles ne peuvent plus le transporter. Et dans un petit appartement, quand on ne s'en sert pas, il prend de la place – vous voyez ? Je veux dire qu'il ne peut pas sortir se prendre une bière quand vous avez besoin de respirer.

Et puis les femmes ont tendance à avoir de plus petites voitures, et ne veulent pas attirer l'attention en essayant de fourrer Dwayne « The Rock » Johnson dans leur Twingo.

Si on s'intéresse aux boîtes de nuit – et pourquoi pas, vu que je ne sais pas quoi faire de tout l'argent que je gagne –, alors on pourrait imaginer fournir quelques robots masculins en suppléments aux enterrements de vie de jeune fille, juste pour voir – pour rire –, comme un petit rodéo ? Les femmes pourraient avoir envie de le chevaucher si j'arrange ça bien. Des idées me sont venues à l'époque où je réparais des grille-pain.

C'est un marché pour l'international. C'est un marché d'avenir.

Je vais vous dire quelque chose à propos de la Chine, Ryan. Cette politique de l'enfant unique ? C'en est fini, Dieu merci. Toutes ces petites filles étranglées dont on balance le corps dans les rizières au milieu de nulle part. Résultat, des millions de Chinois ne trouveront jamais de femmes parce qu'elles ne sont pas assez nombreuses. Exactement – plus ça change, plus c'est la même chose : comme les sushis sur un comptoir tournant –, et on penserait qu'ils seraient plus malins, non ? Le marché chinois va être monstrueux. D'où leurs usines – sans parler qu'ils raffolent de technologie, et beaucoup de Chinois préféreront un robot parce qu'ils sont du genre à les aimer soumises. Les Chinoises d'aujourd'hui sont trop indépendantes. Je suis allé à l'usine – j'ai tout vu.

Bref, je vais monter ma propre usine au pays de Galles. La Chine ne peut pas toujours tout décider. Faut de la compétition, moi je dis, et s'ils sont en guerre commerciale avec ces foutus Amerloques, qui sait ce qui arrivera ? Les prix des robots pourraient flamber.

Maman dit que nous devrions nous la jouer Karl Marx et contrôler les moyens de production.

Et puis je veux rendre à la communauté ce qu'elle m'a donné. Le travail manque au pays de Galles, Ryan, et pas que depuis le Brexit. Ils ont voté pour que le pays de Galles soit aux Gallois, comme si le monde entier se battait pour venir y ouvrir une nouvelle mine.

Tout l'argent du pays de Galles provient de fonds européens de toute façon, et il y a pas mal de consanguinité. Je crois que ça serait bien d'avoir un peu d'immigration – toute cette consanguinité, ça affecte le cerveau. Le Brexit ! La vache ! Ils auraient aussi bien pu se murer derrière les poireaux qui leur servent d'emblème, pour ce que ça aurait fait.

Donc je dois faire ma part. J'ouvre une grosse usine qui construira les robots dans leur intégralité. De haut en bas. Et j'aurai un plus petit atelier – financé par l'entreprise – qui ne fabriquera que les têtes. Plus artisanal. Ils sont assez doués pour le travail manuel, au pays de Galles. Les torchons... La poterie...

Par ailleurs, on a beaucoup de coiffeurs au chômage puisque plus personne n'a les moyens de se faire coiffer maintenant que c'est seulement le pays de Galles aux Gallois.

Pourquoi j'ai besoin de têtes en plus ?

Beaucoup de XX-BOTS se les font éclater. Projetées contre un mur, des choses comme ça. À un moment, j'ai sérieusement envisagé de concevoir des nez détachables. On peut changer le visage soi-même sur certains modèles, mais c'est délicat à manier, et je pense que, pour commencer, mieux vaut acheter une tête de

rechange. Ça peut arriver que le coït soit un peu violent, non ?
Je ne juge pas.

J'ai aussi l'idée d'un modèle Grands Espaces. Plus robuste. Plus farouche. Une sorte de Lara Croft. Pour ça, on aura besoin de notre propre ligne de production. Elle pourrait être destinée au marché fétichiste. Dominatrice. Fessée. Ce genre de choses. Les Chinois n'en voudront pas. Les Britanniques aimeront, je pense. Je suis en pourparlers avec Caterpillar et JCB.

C'est ça l'avenir, Ryan.

Vous venez assister à mon *live* ? Histoire de voir les filles en action ? Regardez, il y a un extrait disponible sur l'iPad. Qu'est-ce que vous pensez de la musique ?

« Walking in Memphis ». J'adore cette chanson. Mes paroles préférées – *There's a pretty little thing waiting for the King...*

Elles sont toutes jolies. Nous sommes tous des rois.

Pardon ? Est-ce que ça rend la vraie vie plus difficile ?

Qu'est-ce que la vraie vie de nos jours ?